

Bernard-Henri-Lévy
en décembre 1993 à Sarajevo.



«fronts» depuis trois décennies, «une ruine froide, sans recours, où le soleil ne brille que comme un astre mort», avec «ces vivants presque aussi morts que les morts», avec cet «ultime outrage de s'entendre dire que c'est la très grande souffrance qui permet les très belles rédemptions».

Et pourtant comment se contenter, dans le même mouvement, de «partir des ruines et de s'y tenir», de ne pas constater aussi que la guerre peut être indispensable, libératrice, que cette réflexion-là, aujourd'hui, en Afghanistan et ailleurs, s'incruste au cœur de nos préoccupations? Remarque de l'auteur, trace instantanée de la construction d'un dessein complexe: «Il y a toute cette autre pensée de la guerre, non pas virile, exaltante, source de grandeur ou d'accomplissement de soi, mais tout simplement nécessaire car l'alternative, ce ne serait pas la paix, mais l'enfer.»

Réfléchir donc sur cet étrange concept presque effrayant de «guerre juste», celle qui laisse une place à «la grandeur», en gros la guerre «antifasciste». Pas dupe Lévy, pour autant: «Il sonne bizarre, ce mot de "grandeur", au cœur de tous les projets totalitaires.» Alors, l'auteur insiste: horreur ou dignité de la guerre? Les deux, indissolublement entremêlés, jusqu'à l'effroi, la nausée. Lire et relire ces annotations sur les mots de la guerre qui traduisent la vraie force de l'écrivain: pointer là où il faut, à l'endroit précis qui nous permet de gagner en intelligence. Qu'exiger d'autre d'un «bon» livre? Lévy: «Marre, chaque fois qu'il est question de guerre, d'entendre parler de courage, d'héroïsme, de dépassement de soi à travers l'action militaire, de fraternité des

« Marre, chaque fois qu'il est question de guerre, d'entendre parler de courage, d'héroïsme, de dépassement de soi [...]. Marre de ce lexique de boy-scout. Mon lexique? Mes mots? Attente. Soumission. Peur. Suicide. Absurde. Animalité. »

combattants, de force d'âme, d'honneur. Marre de ce lexique de boy-scout. Mon lexique? Mes mots? Attente. Soumission. Peur. Suicide. Absurde. Animalité.» Ah, la détestation de Lévy pour Drieu, son mépris pour les tenants de la guerre esthétique, «ce grand carrousel homosexuel et phallique».

Inutile de préciser, cela va de soi, que ces Réflexions sur la guerre, le mal et la fin de l'histoire ont été conçues et composées avant les attentats du 11 septembre. Pourtant. Dans cette «nuit des non-sujets», dans cette «ère de l'épave», dans ce «temps de l'enfer», s'intéressant au plus près et presque au corps à corps à ces «hommes en trop», Lévy s'en retourne sans cesse vers ses maîtres, Levinas, Nietzsche et Benjamin, «la triade sacrée de ce livre», et parvient à dégager le théorème du kamikaze, «cette preuve par le martyr, cette idée que c'est dans le sang que gît la vérité d'un monde ou d'un combat». La boucle serait alors refermée? Que non pas, trop simple, trop parfait, trop crime philosophique parfait. Lévy: «Ce fut aussi, précisément, le principe qui guida à la fin les meilleurs des contemporains, les résistants... Il y avait pire que la guerre, pire que la mort et ce pire, c'était l'hitlérisme. Bref, le pire et le meilleur.» Ces quelques remarques et reprises induiront une vision tronquée, simplifiée d'un livre à entrées et sorties multiples, d'un livre où la complexité (de la pensée et de l'histoire) est érigée en principe, d'un livre où l'auteur n'hésite pas à clamer haut et fort que «l'anti-intellectualisme [lui] répugne».

Il est bon que ce soit pointé et écrit ■ M.S.